Olivier Cabon (dir.)

Histoire et civilisation du Soudan De la préhistoire à nos jours

Africae

6. L'autre Terre des pharaons

Le royaume de Napata. 664-290 av. J.-C.

Claude Rilly

DOI : 10.4000/books.africae.2812
Éditeur : Africae, Soleb, Bleu autour
Lieu d'édition : Paris, Khartoum
Année d'édition : 2017
Date de mise en ligne : 17 janvier 2022
Collection : Africae Studies
EAN électronique : 9782493207074

<http://books.openedition.org>

Référence électronique

RILLY, Claude. 6. *L'autre Terre des pharaons : Le royaume de Napata. 664-290 av. J.-C* In : *Histoire et civilisation du Soudan : De la préhistoire à nos jours* [en ligne]. Paris, Khartoum : Africae, 2017 (généré le 28 janvier 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/africae/2812>>. ISBN : 9782493207074. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.africae.2812>.

l'autre Terre des pharaons

le royaume de Napata

664-290 av. J.-C.

Tanouétamani fut le dernier souverain koushite à régner sur l'Égypte, même s'il n'y demeura que quelques mois avant d'en être chassé par les Assyriens et de se réfugier à Napata. Sa dernière date attestée, l'an 9 (656 av. J.-C.), correspond à certains monuments de Thèbes, juste avant l'adoption en Égypte d'un nouveau comput fondé sur le règne de Psammétique I^{er}, si bien qu'il est possible qu'il ait régné quelques années encore en Nubie. Il choisit d'être inhumé non dans la nouvelle nécropole inaugurée par Taharqo à Nouri mais dans le cimetière ancestral d'el-Kourrou, à proximité de son père Shabaqo et de sa mère Qalhata. Les pyramides ont disparu, mais il est encore possible de visiter les hypogées de Tanouétamani et de sa mère (photographies p.148 sq.). Ils sont ornés de peintures et de frises de hiéroglyphes réalisées par des artistes égyptiens qui copièrent le décor des tombes de la XXII^e dynastie à Tanis, notamment celle de Chéchonq III, antérieure d'un bon siècle.

Atlanersa et Senkamanisken, les premiers rois napatéens

À partir de la mort de Tanouétamani, on entre dans la période que les historiens appellent « royaume de Napata » ou « époque napatéenne », et ce, bien que Napata ait été la capitale des rois de Koush depuis le x^e ou le ix^e siècle avant notre ère. Leur territoire est désormais limité à la région des cataractes, étendue jusqu'au sud de Khartoum, dans la banlieue de laquelle, à Défaïa, a été retrouvé un sphinx au nom d'Aspelta. Au nord, la frontière avec l'Égypte fluctue, au gré des conquêtes, entre Assouan et la deuxième cataracte. Comme nous le verrons plus loin, la résidence royale et capitale administrative fut assez tôt transférée plus au sud, à Méroé. En revanche, les inhumations royales se font dans les deux nécropoles autour de Napata, à Nouri puis à Barkal Sud. À partir de 280-270 av. J.-C., elles se déplacent à proximité de Méroé, dans les cimetières royaux de Begrawwiya Sud et Nord et l'on parle en conséquence du « royaume de Méroé ». Ce changement de lieu d'inhumation (tout relatif d'ailleurs puisque certains souverains méroïtiques établiront leur sépulture à Barkal Nord) est à vrai dire la principale solution de continuité entre le « royaume de Napata » et le « royaume de Méroé », des termes que l'on conserve par tradition alors qu'il vaudrait mieux parler de « royaume napato-méroïtique ».

Avec la fin de la domination sur l'Égypte, les repères chronologiques et dynastiques se raréfient. D'une part, la politique koushite sort de l'orbite méditerranéenne et les possibilités de recoupements historiographiques avec les documents babyloniens, araméens, hébreux et grecs se réduisent comme peau de chagrin. D'autre part, les sources textuelles internes se font au fil des règnes de plus en plus rares, au fur et à mesure que la connaissance de la langue égyptienne et l'usage de l'écriture déclinent,

faute de contacts étroits et sans cesse renouvelés avec l'Égypte comme il en existait sous la XXV^e dynastie. Ainsi, il n'est plus possible de situer les règnes dans une chronologie absolue. On trouve encore, dans certains ouvrages, des listes de souverains comportant des dates précises. Elles sont issues des publications de George Reisner, le père de l'archéologie soudanaise. Disposant d'encore moins de repères chronologiques que nous en avons aujourd'hui, il a inféré les durées des règnes d'après la taille des monuments funéraires et les a calées à partir de rares éléments datés. C'est évidemment une méthode très discutable : à cette aune, on jugerait en effet que le pharaon Khéfren, en raison de sa fameuse pyramide de 143 m de hauteur à Gizeh, a régné bien plus longtemps que Pépy II, dont le monument de Saqqara culminait à 52 m. Or, si le premier a régné environ 25 ans, Pépy II a le plus long règne de l'histoire égyptienne avec près de 70 ans. Si la chronologie relative des pyramides de Napata et de Méroé élaborée par Reisner à partir des caractéristiques architecturales est un outil toujours valable, ses dates sont illusoires et nous nous contenterons d'approximations. Pour certains des souverains, par ailleurs, nous ne possédons que des noms, sans que des événements précis puissent leur être reliés.

Le premier de ces rois napatéens, Atlanersa, succéda à Tanouétamani aux alentours du milieu du VII^e siècle. On suppose que la succession se fit à nouveau par lignée collatérale et qu'il était le fils cadet de Taharqo. Il fut en effet inhumé non loin de son père dans la nécropole que ce dernier avait fondée à Nouri, et non à el-Kourrou comme Tanouétamani. De plus, son nom de couronnement, Khou(i)-ka-Rê, «l'âme de Rê (me) protège», est imité de celui de Taharqo. Il est connu surtout par la construction du temple B 700 au Gêbel Barkal. Une statue colossale (5,50 m) inachevée, retrouvée à l'entrée et aujourd'hui au musée de Khartoum, est peut-être la sienne, mais la maladresse des proportions suggère une date ultérieure, peut-être méroïtique. À la mort d'Atlanersa, c'est Senkamanisken, probablement son fils, qui lui succéda. Comme son prédécesseur, il fut en effet inhumé à Nouri, ce qui laisse supposer qu'il était également de la lignée de Taharqo et non de celle de Shabaqo. Son nom complexe comprend ceux d'Amon et de la déesse Shanaka, sans doute la désignation locale de Mout, épouse d'Amon. Comme la quasi-totalité des noms méroïtiques, y compris ceux des particuliers, il est à usage unique. On ne trouvera jamais dans le royaume de Koush de lignées comme les quatre Thoutmosis ou les onze Ramsès. Senkamanisken compléta le travail d'Atlanersa dans le temple B 700 de Napata et le consacra à Amon. Il construisit aussi à Sanam, de l'autre côté du Nil, et à Méroé, où les noms royaux les plus anciennement attestés sont le sien et celui de son successeur, Anlamani. Plusieurs statues sont connues de lui : trois proviennent du Gêbel Barkal et deux de Doukki Gel.

Leur bonne facture, si elle n'atteint pas l'excellence de celles de Taharqo et de Tanouétamani retrouvées dans les mêmes lieux, prouve que les artistes locaux avaient été formés par des maîtres égyptiens dont certains étaient peut-être restés après la séparation des deux pays. Une plaquette au nom de Senkamanisken a été récemment mise au jour dans la région memphite et témoigne peut-être d'échanges renouvelés entre Koush et l'Égypte. À sa mort, Senkamanisken fut inhumé dans la tombe n° 3 de Nouri, sous une pyramide aujourd'hui ruinée. Son trousseau funéraire comportait un nombre considérable d'*oushebtis*, ces statuettes de serviteurs qui accompagnent le défunt dans l'au-delà. Leur effectif idéal en Égypte, rarement atteint, était d'un par jour, plus un contremaître pour 10, soit 401. Or, pas moins de 1 277 ont été retrouvés dans les chambres funéraires de ce roi et sont aujourd'hui répartis entre le musée de Khartoum et celui de Boston. Taharqo en possédait 1 070, et des centaines ont été retrouvées dans chacune des sépultures des reines, malgré les pillages dont tous ces tombeaux ont été victimes.

Anlamani et l'accession au trône d'Aspelta

Les deux souverains suivants, Anlamani et Aspelta, étaient frères, fils de la reine Nasalsa, «sœur et épouse royale», que l'on suppose être une des trois épouses connues de Senkamanisken. Anlamani prit comme nom de couronnement Ankh-ka-Rê, «l'âme de Rê est vivante», qui est peut-être une création originale puisque le seul pharaon égyptien à l'avoir porté est un obscur et éphémère roi de la XIV^e dynastie. Ce nom aura en revanche une belle postérité puisqu'il sera régulièrement repris jusqu'à l'époque méroïtique. Le règne d'Anlamani est un peu mieux documenté que celui de ses prédécesseurs car il a laissé une stèle à Kawa datant de ses premières années sur le trône. Il y relate sa visite dans cette cité, les fêtes en l'honneur du dieu Amon et la nomination d'un nouveau prêtre de haut rang («troisième prophète»). S'y ajoute une expédition militaire contre les *Bulahau*, en qui l'on s'accorde à voir les ancêtres des Blemmyes. Ce peuple, qui s'empara de portions de la Basse-Nubie après la chute de Méroé, était apparenté aux actuels Bedjas, des nomades vivant le long de la mer Rouge. Beaucoup de passages de la stèle sont calqués sur les textes de son aïeul Taharqo (voir chapitre précédent, p. 115 sq.), jusqu'à la mention d'une crue exceptionnelle, demandée au dieu et non attestée, et de la visite de la reine-mère, présentée comme un événement d'importance, alors qu'elle ne devait pas résider bien loin !

Dans la lignée du serment fait par Alara de consacrer sa sœur à l'Amon de Kawa et rapporté par deux des stèles de Taharqo, Anlamani offre quatre de ses sœurs aux Amon de Napata, de Kawa, de Pnoub/Doukki Gel et du Taureau-de-Nubie (sans doute Sanam, face à Napata, sur la rive

le Soudan

160

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

Senkamaniskén, statue de Doukki Gel.

Anlamani, statue de Doukki Gel.

Doukki Gel, statues des rois.

Nouri, pyramide d'Anlamani.

gauche) « afin de jouer du sistre en leur présence ». Finalement, une des informations les plus importantes que nous apporte cette stèle est d'ordre idéologique. Alors que les rois de la XXV^e dynastie avaient pris pour modèles les grands pharaons des XVIII^e et XIX^e dynasties, les rois napatéens se réfèrent maintenant à leurs propres prédécesseurs, notamment Piankhy et Taharqo. Ils revendiquent toujours la royauté sur les Deux Terres, la Basse et la Haute-Égypte qui ont repris leur indépendance, mais ils se prévalent aussi du prestigieux passé, bien que récent, du royaume de Koush. Très parlante à cet égard est la statue d'Anlamani retrouvée en 2003 à Doukki Gel : il arbore le pschent, la double couronne des pharaons égyptiens, mais aussi le double *uraeus* (cobra royal) de Koush et surtout les deux cornes de bélier d'Amon de Napata de chaque côté du front. Une autre statue, plus classique et de grande taille (3,80 m), le présente coiffé de la couronne à quadruple plumes du dieu Onouris. Retrouvée au Gèbel Barkal, elle est aujourd'hui au musée de Boston, tandis qu'une dernière, plus petite, est conservée à Khartoum. Toutes ces statues sont de très belle facture, bien que moins sophistiquées que celles que l'on trouve en Égypte à cette époque, et elles témoignent à nouveau de la maîtrise atteinte par les sculpteurs locaux.

La succession d'Anlamani, qu'il faut situer sans doute autour des premières années du VI^e siècle avant notre ère, aurait dû se passer sans heurt, puisque le nouveau roi, Aspelta, était son frère cadet, fils de la reine Nasalsa. Mais plusieurs témoignages montrent qu'elle n'alla pas de soi et qu'elle suscita de tenaces rancunes. Aspelta nous a laissé un grand nombre d'inscriptions où ses cartouches ont été systématiquement martelés. Deux stèles, l'une à Méroé et une autre récemment retrouvée à Doukki Gel, ont même été volontairement réduites en morceaux. Deux autres, l'une érigée par Aspelta dans le temple du Gèbel Barkal en l'honneur de Khaliout, fils de Piankhy depuis longtemps décédé, et y détaillant les dotations de son culte funéraire, et une stèle de Sanam consacrant sa sœur au culte d'Amon n'ont pas été touchées par les destructions. Mais le témoignage le plus troublant vient d'Aspelta lui-même. Dans la stèle de son intronisation du Gèbel Barkal sont relatées les péripéties de son accession au trône. Aspelta se trouve avec l'armée koushite en expédition en Basse-Nubie, aux alentours de la deuxième cataracte, lorsqu'on apprend le décès d'Anlamani. Il semble qu'il soit mort prématurément car nulle disposition n'avait été prise pour sa succession. Aucun des princes présents à la tête de l'expédition n'avait été déjà pressenti. L'armée se désole en effet : « Notre maître est ici parmi nous et nous ne le connaissons pas. » Les généraux remettent alors la question entre les mains du haut clergé de Napata. L'oracle d'Amon doit choisir le successeur entre les « frères du roi ». Mais la barque sacrée transportée par les prêtres ne se dirige vers aucun de ceux qui sont présents. Alors Aspelta est ajouté

au groupe et c'est lui qui reçoit l'investiture du dieu. Amon proclame sa légitimité en citant la lignée maternelle du nouveau souverain sur sept générations. Malheureusement, tous les noms de ces femmes ont été martelés, comme celui d'Aspelta (identifiable grâce au reste de sa titulature) et même celui de son frère et prédécesseur, Anlamani. Les généraux acceptent immédiatement le choix du dieu. Le texte se conclut par le couronnement du nouveau roi dans le temple d'Amon et la jubilation de l'armée.

Tous ces éléments ne permettent pas de reconstituer avec précision le problème qui s'est posé pour la succession d'Anlamani. Plusieurs solutions ont en effet été avancées, aucune totalement satisfaisante. Il se pourrait que Senkamanisken, le père d'Anlamani, ait eu de ses autres épouses des enfants mâles plus âgés qu'Aspelta. Ce sont eux les « frères du roi » qui se présentent devant l'oracle. Mais la reine Nasalsa, restée à Napata durant l'expédition dans le Nord, a sans doute circonvenu les prêtres d'Amon en faveur de son fils cadet et l'a fait reconnaître comme nouveau souverain. La destruction des cartouches royaux sur certaines inscriptions ou celle des stèles complètes s'expliqueraient par une vengeance exercée par un des clans princiers écartés ainsi du pouvoir. Le monument en l'honneur de Khaliout aurait été épargné par respect pour ce lointain ancêtre. Mais on ne comprend pas que la stèle de Sanam soit restée intacte. Surtout, un problème de chronologie se pose. Il faut supposer, en effet, que cette vindicte s'est exercée après la mort d'Aspelta, voire celle de ses descendants directs, car les noms royaux martelés n'ont jamais été restaurés, y compris sur les stèles exposées dans le temple dynastique de Napata. Or, les deux successeurs d'Aspelta appartiennent sans doute à sa lignée directe. Une solution — également proposée par Dominique Valbelle — serait que les cartouches aient effectivement été restaurés, mais par application d'une couche de plâtre, aujourd'hui disparue, sur les espaces martelés pour éviter un surcreusement trop visible. Un autre texte, énigmatique, est peut-être à mettre en relation avec le climat empoisonné qui suivit l'accession au trône du jeune roi. Il s'agit d'une stèle également retrouvée dans le temple d'Amon de Napata, dite « stèle de l'excommunication ». Datée de l'an 2, elle relate le châtiment terrible infligé à un groupe de prêtres qui se seraient rendus coupables du meurtre d'un innocent dans l'enceinte même du temple et décrète le bannissement de leur famille. Il semble que l'affaire soit en rapport avec l'oracle d'Amon, ce qui, évidemment, nous rappelle le rôle que celui-ci a joué dans la désignation d'Aspelta. Mais on ne saurait avancer que les deux événements soient liés. La piété légendaire des rois koushites, soucieux d'éviter les impuretés en matière religieuse, peut à elle seule expliquer la réaction du roi face à un crime perpétré dans un espace sacré, sans que celui-ci ait eu une motivation politique.

L'invasion de Psammétique II

Mais des événements infiniment plus graves allaient bientôt faire vaciller le royaume. En Égypte, le pharaon Psammétique II avait succédé à Néchao II, le fils de Psammétique I^{er}, qui lui-même avait rétabli l'indépendance du pays (voir chapitre précédent, p. 115 sq.). Sous les deux premiers rois de cette XXVI^e dynastie originaire de Saïs, les deux États avaient entretenu des relations apaisées. On se souvient que Psammétique I^{er} avait repris en douceur le contrôle de la région de Thèbes, où les deux adoratrices d'Amon précédentes et le grand-prêtre d'Amon, tous de famille royale koushite, étaient restés en fonction. Il avait ensuite assuré à l'Égypte, au cours de son long règne, une certaine prospérité et un regain d'influence internationale. Sous Néchao II, la principale préoccupation restait la situation au Proche-Orient. Le pharaon dut en effet protéger son pays de l'invasion des Babyloniens, qui avaient remplacé les Assyriens dans la région. Alternant victoires et revers, il réussit néanmoins à empêcher l'avancée de leur roi Nabuchodonosor II. Sous Psammétique II, son fils, le *statu quo* obtenu en Palestine permit au nouveau pharaon de tourner ses regards vers le Sud. Le royaume koushite restait en effet une menace d'autant plus grave qu'elle remettait en cause la légitimité même de la dynastie saïte. Ses rois continuent à se proclamer « fils d'Amon » et « rois de Haute et Basse-Égypte ». Ils arborent sur leur front le cobra royal et la double couronne des pharaons. Ils n'ont pas perdu la sympathie attachée à leurs prédécesseurs par les Thébains et, au vu de la qualité des textes du début du règne d'Aspelta, bénéficient sans doute de l'aide de collaborateurs égyptiens. De son côté, Psammétique II dispose d'une armée aguerrie par les combats en Palestine, renforcée par des mercenaires grecs, juifs et cariens (originaires du sud de l'Anatolie). En l'an 3 de son règne, soit 593 av. J.-C., il monte une expédition contre le royaume natatéen, avec l'intention d'anéantir toute velléité de retour des Koushites sur le sol égyptien.

Cette campagne semble s'être articulée en deux opérations distinctes selon l'analyse proposée par Dominique Valbelle. Une première expédition menée par deux généraux, Amasis pour les Égyptiens et Potasimto pour les mercenaires, est attestée par deux stèles lacunaires érigées à Tanis et à Karnak par Psammétique, ainsi que par des graffiti en grec archaïque gravés sur les colosses du temple d'Abou Simbel. Ces contingents auraient traversé le désert à la hauteur de Korosko pour rejoindre le Nil en aval de la cinquième cataracte et redescendre sur Napata où résidait le souverain koushite, auquel le texte égyptien refuse le nom de « pharaon » (*nsu*), préférant l'appeler *kw*, un mot qui transcrit le titre méroïtique écrit *qore* (« roi ») et également prononcé /kur/. Simultanément,

le Soudan

164

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

un second corps expéditionnaire remonta le Nil jusqu'à Pnoub/Kerma où ils ravagèrent le pays et massacrèrent les Nubiens, comme en témoigne une troisième stèle de Psammétique II trouvée à Shellal en Basse-Nubie. Dans tous les grands complexes d'Amon qu'ils pillèrent au passage, les armées de Psammétique renversèrent les statues des rois koushites et en martelèrent les symboles royaux. Elles se retirèrent ensuite vers le nord, le roi égyptien n'ayant aucune intention d'occuper le pays. Ce scénario repose sur les textes cités mais aussi sur la découverte de trois cachettes où les prêtres enfouirent avec soin les fragments des statues royales brisées. Les fouilles de Reisner à Napata avaient mis au jour deux de ces fosses en 1916. En 2003, Charles Bonnet en découvrit une autre dans l'enceinte des temples de Doukki Gel. Toutes contenaient des statues de Taharqo, Tanouétamani, Senkamanisken, Anlamani et Aspelta, mais il ne s'en trouvait aucune qui leur fût postérieure, si bien que la campagne de Psammétique est datée du règne d'Aspelta, sans que l'on puisse exactement préciser, faute de textes napatéens à ce sujet, à quel moment de son règne elle eut lieu. En 2007, l'équipe anglo-soudanaise qui fouille le temple de Dangeil, très en amont de la cinquième cataracte, a découvert une quatrième cachette comprenant les statues de Taharqo, Senkamanisken et Aspelta. Il est difficile de ne pas relier ce dépôt aux trois autres et donc de ne pas y voir les restes de statues brisées aussi durant la campagne de Psammétique II. Mais il faudrait admettre en ce cas qu'une troisième opération militaire, non attestée par les textes égyptiens ou grecs, aurait consisté à remonter le Nil depuis le haut de la boucle. Il est très probable qu'Aspelta et sa cour se soient réfugiés à Méroé car aucune mention de prisonniers illustres n'apparaît dans les inscriptions de Psammétique. La destruction des statues de Dangeil correspondrait-elle à une tentative avortée d'une partie de l'armée égyptienne d'atteindre Méroé ? Si cette troisième opération s'est soldée par une défaite, il est naturel qu'elle n'ait pas été mentionnée dans les textes des ennemis d'Aspelta.

L'expédition de Psammétique fut sans lendemain. En Égypte, on martela les noms des rois soudanais qui avaient régné sur l'Égypte, comme pour effacer toute trace de la XXV^e dynastie. Mais Koush resta l'autre terre des pharaons et continua pendant près de neuf siècles à considérer son souverain comme le maître des Deux Terres et à le parer de tous les symboles immémoriaux de la royauté sacrée égyptienne. Toutefois, c'est sous le règne d'Aspelta que, par prudence, on déplaça la résidence royale de Napata à Méroé, qui devint donc *de facto* la capitale administrative. Mais Napata demeura longtemps la cité du couronnement et de l'inhumation des rois et, jusqu'à la fin de Méroé, le lieu le plus sacré du royaume. On s'accorde à estimer qu'Aspelta régna encore de nombreuses années, bien qu'aucune inscription n'en témoigne. Des constructions sont attestées à Kawa, Sanam

et, plus au sud, à Méroé, où fut bâti le premier état du temple M 250, dit « Temple du Soleil ». Des blocs réutilisés dans des édifices ultérieurs montrent qu'il lança en divers endroits de la nouvelle capitale un vaste programme architectural. À sa mort, il fut inhumé à Nouri sous une pyramide assez bien conservée, bâtie auprès de celle de son frère Anlamani. Semblablement, son cercueil fut déposé dans une somptueuse cuve de granit, gravée de textes empruntés aux différents livres funéraires égyptiens, depuis les *Textes des Pyramides* jusqu'au *Livre des Morts*. Elle est conservée à Boston, alors que celle de son prédécesseur est une des pièces les plus impressionnantes du musée national de Khartoum.

D'Aramatelqo à Talakhamani, montée des élites locales

Les successeurs d'Aspelta pendant près de deux siècles sont pour nous à peine plus que des noms et des tombeaux dans la nécropole de Nouri. Aucun texte d'ampleur n'est conservé. Le premier d'entre eux est Aramatelqo, dont le nom signifie « c'est lui, Horus l'enfant », livrant un équivalent méroïtique du jeune dieu égyptien *Hr-p3-hrd*, transcrit en grec Harpocrate. Ce nom pourrait l'avoir désigné dès sa naissance comme héritier du roi, ainsi que le fut Horus pour Osiris dans les mythes fondateurs égyptiens. Il est effectivement considéré comme le fils d'Aspelta, sur la foi de ce nom et de la position de sa sépulture à Nouri, à proximité immédiate de celle de son prédécesseur. On possède de lui une statue assise provenant de Sanam où il apparaît habillé du long fourreau blanc porté par les pharaons pour certains épisodes de la fête Sed, le jubilé des trente années de règne. Il n'est toutefois guère vraisemblable que ce souverain peu attesté dans les complexes culturels de Koush ait régné aussi longtemps. On doit plutôt voir dans cette tenue, que complétait sans doute la couronne blanche sur une tête aujourd'hui disparue, une imitation des pharaons du Moyen Empire qui affectionnaient ce vêtement. Taharqo, qui avait bâti un temple à Semna, avait ainsi réutilisé dans ce sanctuaire une statue en manteau de jubilé du roi Ougaf de la XIII^e dynastie, statue qui a peut-être inspiré ce portrait. Pour les neuf rois suivants, en revanche, de Malonaqene à Talakhamani, on ne possède pas d'autre attestation que leurs noms inscrits sur des éléments de leur mobilier funéraire à Nouri.

Cette page blanche dans l'histoire du royaume napatéen, approximativement entre 550 et 410 av. J.-C., n'est vide que par l'absence de témoignages écrits. Le pays semble avoir joui d'une prospérité tranquille, si l'on en croit les vestiges archéologiques. Outre la nécropole royale de Nouri, où les pyramides des souverains se succèdent approximativement du sud au nord, avec une alternance de grands et de petits monuments, les vastes

cimetières de Méroé (Begrawwiya Ouest et Sud), de Sanam, face à Napata, de Kawa et Sedeinga, en Moyenne Nubie, montrent l'importance des pouvoirs locaux. Depuis probablement la fin de la XXV^e dynastie, la pyramide n'est en effet plus une prérogative royale et on assiste à une floraison de monuments funéraires de ce type. Ils sont généralement en briques crues, alors que les pyramides royales sont en pierre, mais c'est l'unique concession que les grandes familles qui gouvernent les provinces semblent avoir laissée au pouvoir central. Les pyramides sont en effet parfois de très grande taille et certaines disposent même de premières assises de schiste, comme à Sedeinga. Dans la partie napatéenne de ce même cimetière apparaît une dichotomie entre les familles des princes locaux, enterrées sous pyramides, avec de vastes chambres souterraines et des chapelles funéraires pour le culte du défunt, dans les secteurs situés à l'ouest et au nord, et les familles d'extraction plus modeste, inhumées dans le secteur sud-ouest, dans de simples fosses couvertes d'un tumulus de schiste et de galets, qui perpétuent le type d'inhumation habituel à l'époque du royaume de Kerma.

Les sources égyptiennes sont également muettes sur leurs voisins du sud. Il faut dire qu'après le long règne d'Amasis (570-526), le général de Psammétique II qui avait mené les troupes égyptiennes durant le raid sur le royaume koushite et qui finit par prendre le pouvoir, l'Égypte a été conquise par les Perses Achéménides, la nouvelle puissance au Moyen-Orient. Leur roi Cambyse II se fait proclamer pharaon, inaugurant la XXVII^e dynastie (525-404), mais gouverne en fait le pays, qui n'est plus qu'une province de son immense Empire, par l'intermédiaire d'un satrape. Les Égyptiens ressentent durement cette nouvelle occupation. S'ils avaient subi d'autres invasions étrangères, celles des Hyksôs, des Libyens et des Koushites, au moins leurs souverains s'étaient-ils installés en Égypte et s'y étaient-ils acculturés. Au vrai, les élites s'accommodèrent de cette première domination perse, avec laquelle ils collaborèrent, mais le peuple égyptien la vécut comme une humiliation. L'époque des « pharaons noirs » de la XXV^e dynastie, magnanimes dans la victoire, respectueux du passé de l'Égypte, d'une piété irréprochable envers ses dieux, leur parut un âge d'or perdu dont ne subsistait que cette dynastie lointaine, isolée dans les sables de Méroé.

Hérodote : les espions de Cambyse à Méroé

Cette image idéalisée se retrouve chez Hérodote, la première des sources grecques sur le royaume de Koush, qu'elles nomment « Éthiopie », *Aithiopia*, le pays des hommes à la « face » (grec *ops*) « brûlée » (*aithô*). Le mot est ancien, il appartient même au rare vocabulaire connu du grec mycénien, écrit en linéaire B *ai-ti-yo-ko*. Durant toute l'Antiquité, il désignera prioritairement

Koush et plus rarement l'Afrique noire. Utilisé dans la traduction grecque de la Bible par les Septante dans les passages nombreux qui font allusion à la domination koushite en Égypte, le terme « Éthiopie » sera dès le début du Moyen Âge régulièrement usurpé par les clercs abyssins, soucieux de voir leur pays mentionné dans le livre saint. Mais ce n'est que depuis le règne d'Hailé Sélassié qu'il a remplacé l'ancien nom d'Abyssinie, rendant officielle une appropriation progressive.

Certes, les Éthiopiens sont déjà cités chez Homère. C'est pour lui le peuple pieux « aux parfaites hécatombes », c'est-à-dire qui offrent aux dieux des sacrifices importants, et chez qui les Immortels vont festoyer une fois l'an. Mais c'est Hérodote qui, le premier, les intègre dans la vaste fresque géographique et historique du monde ancien que constitue son *Histoire*. Il n'a pourtant pas visité la Nubie, son voyage en Égypte (situé vers 460 av. J.-C.) n'ayant pas dépassé Éléphantine, sur la première cataracte. Mais il prend ses informations auprès des Égyptiens, les mixant sans doute avec d'autres sources grecques, orales ou écrites, et n'hésitant pas à distordre les faits pour les rendre pittoresques ou instructifs. Dans le livre III de son *Histoire*, il relate l'invasion de l'Égypte par Cambyse. C'est pour lui l'occasion de décrire ce pays qui fascinait les Grecs, tant par son antiquité fabuleuse que par ses coutumes exotiques, mais aussi de dénoncer la barbarie des Perses, un sujet inépuisable dans la littérature patriotique de la Grèce ancienne au sortir des Guerres médiques.

L'épisode des espions de Cambyse à Méroé conjugue à merveille ces deux tendances. Nous en donnons ici quelques extraits (voir encadré p. 169). S'étant emparé de l'Égypte, le souverain perse envisage d'étendre ses conquêtes à l'ouest vers Carthage et l'oasis d'Amon (Siwa) et au sud vers le royaume napatéen. Aussi envoie-t-il des espions, recrutés curieusement parmi les Ichthyophages, c'est-à-dire les peuples « mangeurs de poissons » habituellement placés le long de la mer Rouge et ici situés près d'Éléphantine. Les Koushites sont appelés « Éthiopiens à la longue vie » (*macrobioi Aithiôpes*). On ignore d'où vient cette épithète, mais Hérodote lui trouve une justification fabuleuse en leur prêtant une longévité extraordinaire, due à l'utilisation d'une fontaine de jouvence.

La suite du passage raconte comment l'armée de Cambyse, insuffisamment préparée pour une expédition dans des zones désertiques, périt en grande partie le long du chemin, obligeant leur roi à abandonner ses projets de conquête et à retourner en Égypte. L'ensemble du « récit éthiopien », comme souvent chez Hérodote, doit être reçu avec la plus grande précaution. Les détails qu'il livre sur l'Égypte que, selon la plupart des spécialistes, il a pourtant visitée, comportent souvent des inexactitudes, des affabulations ou des omissions étonnantes. Du royaume napatéen,

Les espions de Cambyse à Méroé

extrait de l'*Histoire* d'Hérodote, livre III, 19-25

« Aussitôt qu'il se décida à envoyer des espions, Cambyse fit venir depuis Éléphantine, la ville des Ichthyophages, des gens qui connussent la langue éthiopienne [...] Après que les Ichthyophages d'Éléphantine se furent rendus auprès de Cambyse, il les envoya chez les Éthiopiens, les ayant instruits de ce qu'ils devaient dire et chargés de présents, à savoir un manteau de pourpre, un collier à mailles d'or, des bracelets, une alabastre de myrrhe et une jarre de vin phénicien.

Ces Éthiopiens auprès desquels Cambyse dépêcha ses envoyés sont, dit-on, les plus grands et les plus beaux de tous les hommes. On raconte aussi qu'ils ont des usages très éloignés de ceux des autres hommes et notamment celui-ci concernant la royauté : celui que ses concitoyens jugent le plus grand et doté d'une force proportionnée à sa taille, c'est lui qu'ils estiment digne de régner.

Lorsqu'ils arrivèrent chez les Éthiopiens, les Ichthyophages offrirent les présents à leur roi et lui tinrent ce discours : « Le roi des Perses, Cambyse, désirant être ton ami et ton hôte, nous a envoyés en nous ordonnant de prendre langue avec toi et de t'offrir ces présents dont il a lui-même le plus grand plaisir à se servir. » L'Éthiopien, qui savait qu'ils étaient venus en espions, leur parla en ces termes : « Le roi des Perses ne vous a pas envoyés chargés de présents parce qu'il voudrait par-dessus tout devenir mon hôte. Vous ne me dites pas la vérité : vous êtes en fait venus espionner mon royaume. Ce n'est pas un homme juste. Car s'il était juste, il ne convoiterait pas d'autre territoire que le sien propre et ne jetterait pas dans la servitude des hommes qui ne lui ont rien fait. Eh bien, donnez-lui cet arc et dites-lui ceci : « Voici le conseil que le roi des Éthiopiens donne au roi des Perses : lorsque les Perses pourront tendre un arc de cette dimension avec autant de facilité, qu'il rassemble alors des troupes nombreuses et lance une expédition contre les Éthiopiens à la longue vie. Mais d'ici-là, qu'il sache gré aux dieux de n'avoir pas mis en tête aux enfants de l'Éthiopie d'acquérir d'autre terre que la leur. »

À ces mots, il détendit l'arc et le donna aux envoyés. Il prit le manteau de pourpre et demanda ce que c'était et comment il avait été fabriqué. Les Ichthyophages lui ayant expliqué la nature du pourpre et de la teinture, il dit que ces gens étaient aussi trompeurs que leurs vêtements. Puis il s'enquit des objets d'or, le collier à mailles et les bracelets. Comme les Ichthyophages en expliquèrent le bon usage, le roi se mit à rire, pensant qu'il s'agissait de fers, et leur dit que chez eux les fers étaient plus solides

que ceux-là. Ensuite, il s'enquit de la myrrhe. Ils dirent alors comment elle était fabriquée et comment on s'en oignait et il fit la même remarque que pour le manteau. Quand il en arriva au vin et sut comment il était élaboré, il s'extasia de cette boisson et demanda de quoi se nourrissait leur roi et quelle était la plus longue durée de vie pour un homme perse. Ils répondirent qu'il se nourrissait de pain, expliquèrent la nature du blé et dirent que quatre-vingts années de vie était un chiffre maximal pour un homme. À cela, le roi répondit qu'il n'était pas étonnant que, se nourrissant de crottin, ils vivaient si peu de temps et qu'ils ne pourraient même pas vivre aussi longtemps s'ils ne se fortifiaient pas par cette boisson, désignant le vin aux Ichthyophages, car en cela, dit-il, les Éthiopiens étaient inférieurs aux Perses. Les Ichthyophages s'enquirent à leur tour auprès du roi de la longévité et du régime (des Éthiopiens), il répondit que la plupart d'entre eux atteignaient cent vingt ans, que certains les dépassaient même et qu'ils se nourrissaient de viande cuite et buvaient du lait.

Comme les espions s'étonnaient de cette longévité, il les emmena près d'une fontaine dont les baigneurs sortaient si brillants qu'on aurait dit de l'huile. L'odeur qui s'en exhalait était comme celle de la violette. L'eau de cette source était si peu dense, selon les espions, que rien ne pouvait y flotter, ni le bois ni quoi que ce soit de plus léger encore que le bois, mais que tout descendait au fond. C'est à cette eau, si elle était réellement ainsi qu'on la décrit, qu'ils devaient leur longue vie, car ils l'utilisaient tout le temps. Quittant la fontaine, il les emmena dans une prison, où la plupart des hommes étaient entravés de fers en or, car chez ces Éthiopiens le cuivre est plus rare et plus estimé que tout. Après avoir visité la prison, ils visitèrent aussi la Table du Soleil.

Après cela, ils terminèrent par une visite de leurs tombeaux, qui, dit-on, sont réalisés en pierre transparente de la façon suivante : après qu'ils ont desséché le corps, soit à la manière des Égyptiens, soit par un autre procédé, ils le couvrent entièrement de plâtre qu'ils décorent de peintures pour reproduire l'apparence du défunt autant que possible, puis ils l'entourent d'un bloc, préalablement creusé, de pierre transparente qu'ils extraient en quantité et qui se travaille aisément. Logé au milieu du bloc, le défunt est visible par transparence, sans qu'il ne comporte quelque odeur ni rien de déplaisant, et tous les détails sont visibles comme le corps lui-même. Pendant une année, les parents les plus proches gardent le bloc dans leurs maisons, lui offrant tous les prémices et lui effectuant des sacrifices. Après quoi ils le transportent au-dehors et le placent en bordure de la ville.

Après avoir tout visité, les espions repartirent d'où ils venaient. Lorsqu'ils rapportèrent tout cela à Cambyse, il se mit aussitôt en colère et lança une expédition contre les Éthiopiens (...). »

◀ l'écrivain ne pouvait relater que ce qu'il avait appris en Égypte, sans doute auprès des Grecs établis sous le pharaon philhellène Amasis et un peu auprès des locaux par le truchement d'interprètes. Il n'est donc pas étonnant que le récit corresponde aussi peu à ce que nous savons aujourd'hui du royaume de Napata au ^v^e siècle avant notre ère.

Dans la tradition grecque, les pays les plus lointains sont à la fois ceux qui présentent le plus de monstruosité et de merveilles et ceux dont les habitants sont les plus admirables. Les Éthiopiens d'Hérodote n'échappent pas à la règle : ils vivent cent vingt ans ou plus et disposent d'une fontaine de jouvence. Ils sont d'autre part les plus beaux et les plus grands des hommes et leur roi fait preuve d'une profonde sagesse. On trouve ici, pour la première fois dans l'histoire littéraire de l'Occident, le mythe du « bon sauvage » ou plutôt, selon la formulation anglaise, du « noble sauvage » : le souverain éthiopien ne connaît pas les produits raffinés de la civilisation méditerranéenne qu'on lui offre mais il a assez de bon sens pour en critiquer l'usage. Ce thème sera repris notamment à la Renaissance et, dans le chapitre « Des Coches » des *Essais* de Montaigne, l'échange fameux entre les Espagnols et les Indiens doit beaucoup au « récit éthiopien » d'Hérodote.

Il ne faut donc guère attendre d'Hérodote qu'il comble les lacunes dues à l'absence de textes napatéens durant presque deux siècles. Bien des détails sont manifestement erronés. Le souverain n'était certainement pas choisi en fonction de sa taille et de sa vigueur. La description du traitement réservé aux défunts (dessiccation, cartonnage, masque funéraire) correspond manifestement à la réalité égyptienne contemporaine, à l'exception des deux détails fantaisistes que sont le coffre transparent et le maintien du défunt à domicile pendant un an. Les coutumes funéraires napatéennes ne comportent pas d'embaumement, y compris pour la famille régnante, bien que plusieurs tombes royales aient renfermé des vases-canopes (prévus pour les organes périssables) qui étaient très certainement factices. Il n'y a pas de cartonnage et le corps est déposé directement dans un cercueil de bois, lui-même enclôt dans une cuve de pierre pour les souverains. Pareillement, les Napatéens connaissaient le vin, qu'on importait d'Égypte, le blé, produit dans le nord du royaume (le sud cultivait plutôt du sorgho), et bien sûr la myrrhe, omniprésente encore aujourd'hui au Soudan. À l'époque d'Hérodote, on produit déjà du fer, et le bronze est répandu depuis des siècles, si bien qu'il n'est nul besoin de fabriquer des chaînes d'or pour les prisonniers. Les principales mines d'or, à l'est d'Abou Simbel, étaient d'ailleurs repassées sous contrôle égyptien depuis au moins le règne de Néchao II.

Tout n'est pas fantaisiste, néanmoins, dans le « récit éthiopien ». Bien que le thème de l'arc que seul peut bander le héros se trouve déjà dans l'Odyssée, le roi archer est une réalité dans le royaume koushite : outre

des reliefs et une statue de bronze doré (voir p. 373) très connue, figurant le monarque tenant cette arme, tous d'époque méroïtique, l'arc, dans certains textes napatéens, est placé entre les mains du nouveau souverain par le dieu Amon le jour du couronnement. D'autre part, le siège de la royauté est dans le « récit éthiopien » clairement localisé à Méroé : le nom de la ville n'est pas cité ici (il figure comme « capitale de tous les autres [*i.e.* non nomades] Éthiopiens » dans le livre II d'Hérodote), mais la mention de la « Table du Soleil », esplanade mythique de Méroé où des viandes apparaissent magiquement pendant la nuit, situe bien la scène dans cette cité. Nulle part chez cet auteur n'est mentionnée la ville de Napata, et ce un peu plus d'un siècle après qu'elle eut cessé d'être le siège du pouvoir royal. Mais l'apport essentiel de ce texte pour la connaissance du royaume napatéen au début du ^v^e siècle est l'image qu'en ont les Égyptiens à l'époque d'Hérodote et qui correspond à sa situation politique contemporaine : un pays paisible, prospère et apparemment refermé sur lui, n'intervenant plus dans les tumultes qui secouent son voisin du nord. Toutefois, le souverain du récit n'est ni un naïf, ni un pacifiste. Il est informé par ses propres agents de l'envoi d'espions avant leur arrivée et il entretient une armée redoutable.

On ne sait si le récit par Hérodote d'une campagne personnelle menée par Cambyse au cœur de la Nubie est historique, car aucune source indépendante ne le confirme. Ailleurs, l'historien grec parle du tribut levé par les Perses sur les Éthiopiens de Basse-Nubie qu'ils auraient soumis au début de son expédition malheureuse contre Méroé. Quoi qu'il en soit, sous Darius I^{er} (522-486 av. J.-C.) et Xerxès I^{er} (486-465), ses successeurs, la Perse prit le relais de l'Égypte dans l'échange de biens précieux avec le royaume napatéen. Koush est officiellement compté au nombre des pays vassaux dans les reliefs et les inscriptions de Suse et de Persépolis, mais il s'agit d'une forme de propagande que l'on trouve déjà dans les listes de pays « vaincus » des pharaons du Nouvel Empire. Si, par exemple, est signalé de l'ivoire envoyé par Koush dans les matériaux utilisés pour la construction du palais de Darius à Suse, on a retrouvé dans une des tombes de la famille royale à Méroé (Begrawwiyya Sud n° 24) un rhyton, vase de luxe en forme de corne, signé par le plus grand céramiste grec du ^v^e siècle, Sotadès, qui travaillait notoirement pour la cour de Perse vers 460-470 av. J.-C. On a donc affaire à des échanges de cadeaux diplomatiques et non au tribut unilatéral d'un pays soumis. Ce détail relativise de plus l'isolement supposé du royaume koushite sur la scène internationale. Hérodote rapporte que Xerxès I^{er}, lors de sa grande campagne de 480 contre Athènes et ses alliés, disposaient de bataillons « éthiopiens ». Mais la description de leur armement, où par exemple ne figure aucun objet de métal, s'accorde mal avec celui dont disposaient les Koushites.

Leurs peintures corporelles divisant le corps en deux moitiés, l'une enduite de craie, l'autre d'ocre, selon la description d'Hérodote, étaient jusque tout récemment attestées chez les tribus des Monts Nouba, au centre du Soudan, pour les lutteurs des duels à la *timbra* (lourd bracelet de métal). Les représentations de ces soldats dits « éthiopiens », dans la peinture grecque sur vase contemporaine, indiquent des types physiques certes variés mais qui rappellent majoritairement les habitants du Kordofan et rarement ceux de la Nubie. Plutôt que des Koushites, qui par ailleurs n'avaient aucune raison de seconder les Perses, il faut voir en ces soldats des captifs, faits prisonniers durant les expéditions que les rois napatéens organisaient à cet effet et qui étaient inclus dans ces échanges.

Le couronnement d'Amannote-erike et ses campagnes

Durant le siècle qui suit la visite d'Hérodote, le royaume napatéen nous est mieux connu par une série de textes édités par trois souverains dont le règne semble avoir été long et florissant. Le premier d'entre eux est Amannote-erike, dont le nom méroïtique signifie « engendré par Amon de Thèbes ». Il succède à Talakhamani, avec lequel son lien de parenté ne peut être précisé. Sa dernière année régnale attestée est comprise entre 25 et 30 — les unités étant endommagées dans l'indication numérique du texte. Son nom de couronnement, Neferibrê, est curieusement le même que celui de Psammétique II, le roi saïte qui avait dévasté Koush presque deux siècles auparavant. On en a conclu que ce choix était une forme de revanche et de revendication renouvelée sinon sur le trône des pharaons, du moins sur la Basse-Nubie. C'est sans doute sous son règne que cette région, passée aux mains des Achéménides, a été réoccupée par le pouvoir napatéen, probablement à la faveur des révoltes égyptiennes contre les Perses. Toutefois, aucun témoignage actuellement retrouvé, ni du côté égyptien, ni du côté koushite, n'indique une politique expansionniste au nord durant le règne d'Amannote-erike.

Le principal texte historique qu'il nous ait laissé est une très longue inscription gravée sur un mur du temple d'Amon à Kawa sous la deuxième année de son règne. Elle porte l'influence très nette des stèles de Taharqo érigées sur le même site. Comme dans la stèle de l'intronisation d'Aspelta, la mort du roi est apprise par l'armée qui se trouve donc « comme un troupeau sans berger ». Mais, contrairement à Taharqo, le choix du successeur se fait sans difficulté. Il faut dire que la situation est critique car une tribu de nomades belliqueux menace directement la région de Méroé depuis l'Atbara, où ils effectuent des raids contre la population koushite. Appelés *Lehlehes* (ou *Rehrehes*) dans ce texte et dans la stèle de Harsiotef,

quelques décennies plus tard, soit ils sont apparentés aux Blemmyes contre lesquels s'était battu le roi napatéen Anlamani deux siècles auparavant, soit ce sont les Blemmyes eux-mêmes sous un autre nom. Il s'agirait en ce cas d'un terme péjoratif à redoublement parodiant leur langue, comme le grec «Barbare» (le -s final est sans doute un suffixe d'ethnonymes, connu par ailleurs). Un passage d'Hérodote décrit le parler des «Troglydites» — c'est le nom que les Grecs donnent aux habitants du désert oriental soudanais — comme ressemblant aux cris de chauves-souris. Il est sûr que cette description peu objective provient d'une source égyptienne, peut-être empruntée elle-même aux Koushites.

Face à la menace des *Lehlehes*, un couronnement est donc prévu en urgence, quelques semaines après la mort de Talakhamani, avec désignation par un oracle dans le temple d'Amon. On ignore lequel, mais il semble bien que, pour une fois, cette première cérémonie se soit tenue à Méroé. Le nouveau roi envoie son armée contre les envahisseurs, qui sont écrasés et dont le butin est partiellement redistribué aux populations spoliées. Alors seulement Amannote-erike peut entreprendre le voyage vers Napata où il reçoit la royauté sur les Deux Terres des mains d'Amon et la calotte royale des souverains de Koush.

Après les cérémonies de son intronisation et celles du nouvel an, Amannote-erike continue le périple qui doit l'amener dans les autres temples d'Amon au nord du royaume pour qu'y soit confirmé son nouveau pouvoir. Il quitte Napata pour Kawa mais, en chemin, doit à encore envoyer ses troupes contre une incursion de nomades, appelés *Meded* qui sont certainement apparentés aux anciens Medjay (voir chapitre 3, p. 59 sq.). Ces invasions venant apparemment de l'est du Nil s'expliquent sans doute par des conditions climatiques de plus en plus difficiles. La grande dessiccation qui a créé le Sahara à partir du sixième millénaire atteint en effet son maximum au premier millénaire avant notre ère. Les peuples qui, aux époques précédentes, pouvaient encore tant bien que mal subsister dans les déserts sont obligés de descendre vers des latitudes plus clémentes ou de se rapprocher de l'oasis pérenne qu'est la vallée du Nil, occasionnant des conflits avec les riverains. Les *Meded* ayant été aisément vaincus, Amannote-erike gagne le temple de Kawa où l'Amon local confirme son couronnement, lui offrant un arc et ses flèches aux pointes de fer. Enfin, il descend le Nil jusqu'à Phoubs/Kerma où sa royauté est à nouveau proclamée.

Remontant sur Kawa, il fait dégager la route processionnelle recouverte de sable et reçoit la visite de sa mère. Ces deux détails, réels ou non, lui permettent de se présenter en nouveau Taharqo, puisque deux épisodes similaires sont évoqués dans une stèle de l'an 6 de ce roi à Kawa (voir chapitre précédent, p. 115 sq.). Ce long texte se termine sur les offrandes

du souverain à Amon de Kawa. Trois autres inscriptions murales de ce roi sont attestées dans le même temple, mais elles ne comportent malheureusement que des listes d'offrandes pour le dieu Amon. Après un long règne de près de trente ans, Amannote-erike est inhumé à Nouri. Son successeur, Baskakéren, ne semble pas avoir régné très longtemps, eu égard à la minuscule pyramide qui fut édifiée à la hâte sur son caveau. On ne possède de lui qu'un court texte funéraire qui ne donne pas d'autres détails personnels que son nom de naissance.

Le long règne de Harsiotef

Le règne suivant, celui de Harsiotef, est en revanche assez bien documenté par une longue stèle datée de l'an 35, retrouvée dans le temple d'Amon du Gêbel Barkal non loin de celle de Piankhy et, comme elle, apportée au musée du Caire en 1862. Elle compte 161 lignes réparties sur ses quatre faces, contre 159 pour la Stèle de la Victoire. Cette proximité n'est évidemment pas due au hasard. Mais c'est malheureusement un des seuls points de ressemblance car, contrairement à la stèle de Piankhy, elle est rédigée dans un égyptien assez pauvre et souvent fautif. Le lien depuis trop longtemps distendu avec les sphères intellectuelles thébaines explique le piètre travail des scribes locaux. Harsiotef est toutefois le seul roi de Koush, depuis Alara jusqu'à la fin du royaume de Méroé, dont le nom de fils-de-Rê, normalement le nom de naissance, est indubitablement égyptien. Il signifie «Horus fils de son père» (*Hr s<n> jt=f*), ce qui reste également sans équivalent dans l'onomastique égyptienne. Il est assez probable que le nom méroïtique originel du roi a été remplacé lors de son investiture par un composé égyptien proche d'une des désignations classiques d'Horus, «Horus curateur de son père» (égyptien *Hr-nd-jt=f*, transcrit en grec Harendotès), qui fait référence à la période mythique de la royauté d'Osiris sur terre bafouée par Seth et restaurée par Horus. Qui plus est, Harsiotef a aussi adopté un nom de couronnement totalement inédit, Sa-Mery-Amon, «fils aimé d'Amon». L'insistance avec laquelle est proclamée la filiation divine du souverain a laissé penser que son accession au trône ne s'était pas faite selon les règles. Sur sa stèle du Gêbel Barkal, il est cependant suivi de sa mère, Tesamalo, qui est légendée comme «mère de roi, sœur de roi et maîtresse de Koush», une titulature habituelle pour les reines-mères et qui offre toutes les garanties de légitimité pour son fils. On ignore en revanche qui était son père. On a proposé qu'Harsiotef soit un fils cadet d'Amannote-erike, ce qui est possible mais n'est pas documenté. Sa grande épouse royale, Batahaliye, est représentée à sa suite sur la droite du cintre de sa stèle.

Cette inscription contient la chronique de trente-cinq ans de règne, soit le plus long connu pour un souverain de Koush, sans compter les quelques années que le roi pourrait avoir vécues après la rédaction du texte. Elle passe assez vite sur les détails de la succession et du couronnement, contrairement aux autres stèles royales, rédigées en général peu après l'intronisation. Harsiotef vient de recevoir l'aval du dieu Amon de Napata, sans doute par un oracle, lorsqu'on le prévient que le mur nord de la salle du grand temple du Gébel Barkal s'est écroulé. Comme le roi est troublé par ce présage, on lui explique que le dieu attend de lui la restauration de l'édifice, qu'il réalisera en effet après les cérémonies du couronnement. Celles-ci prennent place à Napata, où Amon lui confère la royauté et l'invincibilité face à ses ennemis. Il lui promet en outre des pluies bénéfiques accompagnées d'une importante crue du Nil, une réminiscence des dons qu'Amon avait faits à son lointain prédécesseur Aspelta. Cette prédiction se réalise alors qu'il est encore à Napata. Puis, comme il est de rigueur, le roi s'embarque vers le nord pour répéter ce couronnement dans les deux temples d'Amon de Gematon (Kawa) et de Pnoub (Kerma). Une dernière étape, particulière au périple de Harsiotef, s'effectue dans le temple de la déesse-chatte Bastet à Tara, une cité récemment identifiée de manière encore hypothétique avec le site d'Usli, 40 km en amont de Sanam.

Revenu à Napata, le souverain accomplit sa promesse en restaurant le temple d'Amon de Napata, en l'ornant d'une chapelle de bois revêtue de quatre kilogrammes d'or, en emplissant son trésor de vaisselle précieuse et en offrant au complexe religieux vivres, serviteurs et esclaves. Plus tard dans le règne, il fera reconstruire la résidence royale à Napata, également endommagée par des éboulements, et des temples en plusieurs endroits. La dernière section de la stèle détaille les processions religieuses qu'a organisées Harsiotef à travers le royaume. Assez curieusement, c'est Osiris qui y est majoritairement représenté, alors que l'on a peu de traces de sanctuaires de ce dieu dans le royaume napatéen. Les lieux cités pour ces fêtes ne sont pas toujours identifiés, mais ils s'échelonnent du nord au sud depuis Mehat (Abou Simbel) en Basse-Nubie, jusqu'à Maraté, probablement Défaïa, aujourd'hui situé dans la banlieue du Grand Khartoum, en passant par Pnoub (Kerma), Gematon (Kawa), Napata et Méroé.

La majeure partie du texte est toutefois consacrée aux campagnes militaires. Les ennemis qu'avait vaincus son prédécesseur Amannote-erike quelques années auparavant, les Meded et les Lehlehes, des tribus situées à l'est du Nil, avaient en effet refait leurs forces. Contre les Lehlehes, les plus dangereux, Harsiotef mena une première expédition en l'an 2. En l'an 18, les mêmes ennemis, sous la conduite de leur chef Kharawé, marchèrent sur Méroé, mais Harsiotef réussit à les mettre en déroute.

Enfin, en l'an 23, une seconde attaque lancée sur la capitale et menée par un nouveau chef, Arawé, fut stoppée par les armées royales. Contre les Meded, trois engagements eurent lieu, en l'an 3, 5 et 6, sans que l'on puisse cette fois garantir que ce peuple ait ouvert les hostilités, la mention d'expédition contre des « rebelles », aussi bien dans les textes égyptiens que napatéens, couvrant souvent une opération de razzia destinée à faire du butin. La dernière de ces campagnes, pour laquelle Harsiotef semble s'être personnellement engagé avec des troupes renforcées, porta un coup décisif aux Meded, dont le bétail et les esclaves furent confisqués et partiellement offerts au temple d'Amon de Napata.

C'est très probablement aussi avec l'intention de faire du butin que le roi envoya ses armées contre un peuple appelé les Makha, en l'an 16 et en l'an 35. Il s'agit cette fois non plus des tribus couchitiques situées à l'est du Nil mais des ancêtres des Noubas, qui allaient au IV^e siècle de notre ère envahir la Nubie et lui donner son nom moderne. Les Noubas sont décrits au siècle suivant par le géographe alexandrin Ératosthène comme « un grand peuple habitant à l'ouest du Nil [...], qui n'est pas vassal des Éthiopiens et est divisé en plusieurs royaumes ». Le terme « Nouba », qui vient du méroïtique *nob*, « esclave », n'est évidemment pas leur vrai nom mais une désignation péjorative employée par les Méroïtes quelques siècles plus tard, en concurrence avec le terme neutre *Mho*, « Maghu », qui est une version plus récente de « Makha ». Eux-mêmes, d'après la comparaison entre les langues nubiennes, semblent s'être appelés « Magi » ou « Magur », et c'est une transcription égyptienne de ce terme que l'on retrouve sur la stèle de Harsiotef et de son successeur Nastasen. Il est possible que de jeunes Noubas aient déjà été recrutés des siècles auparavant, de gré ou de force, dans les armées égyptiennes : les textes pharaoniques de la XVIII^e dynastie parlent en effet de guerriers *mâga* ou *mâgi* utilisés comme fantassins auxiliaires, notamment en Nubie. Comme le terme « Makha » dans les stèles napatéennes, le mot *mâga* était déterminé par le signe de l'enfant et parfois celui des jambes. Les Makha semblent avoir été une population d'éleveurs nomadisant dans le Kordofan et jusqu'au sud de l'actuel Khartoum. C'est d'ailleurs leur bétail qui constitue le butin de la campagne de l'an 16, tandis que celui de l'an 25, sans doute faute de place sur la stèle, n'est pas détaillé.

Une expédition en Basse-Nubie, tout près de la frontière égyptienne, est aussi rapportée. Située en l'an 11, elle visait à anéantir cette fois une véritable rébellion, en amont de la deuxième cataracte. Le souverain avait nommé ou confirmé deux gouverneurs d'origine koushite, Baraqo et Sa-Amanise, sur ces terres récemment reconquises. Il est assez probable qu'ils aient décidé d'affranchir leurs principautés respectives de la suzeraineté de Napata. On ne sait si l'Égypte toute proche et redevenue

indépendante de 404 à 343 av. J.-C. (XXVIII^e à XXX^e dynasties) a joué un rôle dans cette tentative de sécession. Une armée dépêchée par Harsiotef poursuivit les deux gouverneurs félons jusqu'à Assouan, vainquit leurs troupes et les exécuta.

Harsiotef fut inhumé sous la pyramide n° 13 de la nécropole de Nouri, un large monument situé immédiatement au nord de celui de son père présumé, Amannote-erike. Au nord de la pyramide n° 13 se dresse un autre édifice de taille similaire, portant le n° 14, qui clôt le rang oriental des pyramides royales de Nouri. Sur la base de cette proximité géographique, Reisner a proposé que le souverain de la tombe n° 14 ait été le successeur de Harsiotef. Son nom est Akh-Ariténé (anciennement lu « Akhratañ »). Nous ne possédons d'autre témoignage sur son règne que ce tombeau, incomplètement fouillé en raison de son mauvais état de conservation, et une statue fragmentaire de ce roi trouvée dans le temple d'Amon du Gêbel Barkal, conservée à Boston (MFA 23.735). Cette dernière pièce nous offre toutefois un trésor d'informations sur la chronologie du règne et les relations avec l'Égypte contemporaine. La tête et les pieds ont disparu, mais le modelé du corps, très éloigné des canons athlétiques de la première période napatéenne, montre une mollesse clairement inspirée de modèles égyptiens de la XXX^e dynastie. Le pilier dorsal conserve une titulature abrégée de trois noms, au lieu des cinq traditionnels. Le premier, « taureau puissant, au bras fort, curateur de son père », reprend le nom d'Horus de Nectanébo I^{er} (380-362), « au bras fort », le combinant avec le nom d'Horus de Harsiotef (« taureau puissant qui apparaît à Napata ») et une paraphrase du nom de fils-de-Rê de ce dernier, « Horus, fils de son père ». Cet improbable mélange a au moins l'avantage de placer Akh-Ariténé assez exactement dans une chronologie relative comme successeur de Harsiotef, et son règne dans une chronologie absolue comme ultérieur à l'avènement de Nectanébo I^{er} en 380. Son nom de couronnement, Néferibhor, « beau est le cœur d'Horus », reprend celui d'Amannote-erike, Néferibrê, en substituant Horus au dieu Rê. Enfin, son nom de fils-de-Rê, Akh-Ariténé, contrairement à celui de Harsiotef, est à nouveau méroïtique. Il contient le nom d'une divinité particulièrement révérée dans les siècles suivants par les rois de Méroé, Aritene, qui n'est sans doute rien d'autre que la version méroïtique de l'égyptien Harakhty, « Horus de l'horizon », le faucon solaire qui vole du levant au couchant. Les listes royales établies à partir des travaux de Reisner à Nouri placent après Akh-Ariténé un roi nommé Amanibakhi, dont on ne possède qu'une stèle et une table d'offrandes réutilisées dans une église proche. Le style de ces monuments permet en effet une datation autour de la seconde moitié du IV^e siècle, mais sa position après Akh-Ariténé reste arbitraire, son tombeau n'ayant pas été identifié.

La stèle du roi Nastasen

Le souverain suivant, Nastasen, est probablement situé vers 340 av. J.-C. On ignore ici encore ses liens avec les rois qui l'ont précédé, mais il appartient à la lignée de Harsiotef. Son règne est un des mieux connus parmi ceux des rois napatéens tardifs, grâce à sa stèle datée de l'an 8. Elle provient très certainement du temple d'Amon au Gèbel Barkal et s'est retrouvée après des vicissitudes inconnues à New Dongola. Découverte par un comte allemand, elle fut transportée au Caire et offerte par le khédivé Abbas Pacha au roi de Prusse, si bien qu'elle figure aujourd'hui dans les collections nubienues du musée Égyptien de Berlin. Inscrite sur deux faces, la stèle compte 68 lignes de texte principal, qui constitue une chronique des premières années de règne de ce souverain (voir encadré p.180). Plus encore que celle de Harsiotef, avec laquelle elle offre de nombreux points communs, elle témoigne de la difficulté croissante des scribes napatéens à maîtriser la langue égyptienne. Elle mélange ainsi l'égyptien de tradition et l'égyptien contemporain, le démotique, mais aussi multiplie les fautes de graphie et de grammaire où l'on peut reconnaître l'influence du méroïtique, la langue maternelle du scribe.

Le cintre de la stèle est orné d'une double scène presque superposable à celle de Harsiotef. À droite, le roi, suivi de sa grande épouse royale Sakhmakh, « fille de roi, épouse royale, maîtresse de l'Égypte », est debout devant Amon de Napata à tête de bélier. À gauche, il est suivi de sa mère, la reine Pelkha, « sœur et mère de roi, maîtresse de Koush », et s'avance vers Amon de Thèbes à tête humaine. Dans les deux cas, le souverain tend un pectoral et un collier d'or au dieu. Sa titulature comporte, comme celle de Harsiotef, trois noms au lieu des cinq traditionnels. Son nom d'Horus, « Taureau puissant aimé de l'Ennéade, qui apparaît à Napata », est une variante de celui que l'on trouve depuis Piankhy jusqu'à Harsiotef. Son nom de couronnement (« roi de Basse et Haute-Égypte »), Ankh-ka-Rê, « que vive l'âme de Rê », est emprunté au roi Anlamani qui régna deux siècles et demi auparavant. Son nom de fils-de-Rê, Nastasen, est méroïtique et reste actuellement intraduisible. De façon générale, à part la présence d'Amon de Thèbes, le titre de « maîtresse de l'Égypte » de la reine Sakhmakh et les termes traditionnels de la titulature royale, l'accent est assez peu mis dans cette stèle sur la revendication de légitimité sur le trône d'Égypte. Au rebours, la royauté sur Koush, la « Terre de l'Arc », donnée à Nastasen par Amon de Napata est appuyée sur des précédents purement koushites, notamment la mention répétée d'Alara, fondateur de la dynastie, au nom duquel est accolé le terme *piankhy* où il faut voir non une confusion avec le conquérant de l'Égypte mais la transcription égyptienne d'un titre méroïtique ancien (*bohe*) désignant une royauté tribale et que nous avons traduit, faute de mieux, par « chef ».

L'intronisation du roi Nastasen

« Alors que j'étais un beau fils (*prince royal*) à Méroé, Amon de Napata, mon bon père, m'appela en me disant : « Viens ! » Alors j'appelai tous les frères royaux qui étaient à Méroé et m'adressai à eux en disant : « Venez, mettons-nous en route pour chercher lequel parmi nous est notre chef. » Ils me répondirent : « Nous n'irons pas avec toi, car c'est toi son beau fils, c'est toi qu'il aime, Amon de Napata, ton bon père. »

Je partis dès l'aube et atteignis Astarese, où je passai la nuit. J'entendis [*lacune*] qui disaient depuis Napata : « Il sera parmi les dieux (?) de tout le pays. » Je partis à l'aube et j'atteignis Taki, qui est le grand domaine, le jardin qu'a planté le roi Alara, le chef. Laissant à main gauche le poste de garde (?), je trouvai ce temple d'Amon (*un sanctuaire secondaire sur la rive gauche*). Alors vinrent à moi tous les gens du temple d'Amon de Napata, tous les citadins et les notables, pour parler avec moi. Ils me dirent : « Il a étendu devant toi la royauté sur la Terre de l'Arc, Amon de Napata, ton bon père. » Puis tous dirent : « Où [le bateau] devra-t-il aborder ? » Je leur répondis : « Allez, passez le fleuve et annoncez-moi à Amon de Napata, mon bon père. Mettez-vous en chemin, allez vous prosterner devant Amon de Napata ! »

Je descendis alors à l'embarcadère et traversai le fleuve vers le Temple de Rê. Monté sur un grand cheval, je me rendis au grand temple (*celui du Gêbel Barkal*). Tous les notables et les prêtres d'Amon se prosternèrent devant moi. Ma louange était dans toutes les bouches. Je gravis la montée et ouvris les grands vantaux. On ouvrit (?) pour moi, le [lacune] ouvrit en grand (?) Karnak (*le sanctuaire d'Amon*) et la Maison de l'Or. Je dis à Amon de Napata, mon bon père, tout ce qui me concernait et tout ce qui était dans mon cœur. Amon de Napata écouta mon discours. Amon de Napata, mon bon père, m'accorda la royauté de la Terre de l'Arc, la coiffe royale du souverain Harsiotef et la puissance du roi Alara, le chef.

Troisième mois de l'inondation, dernier (?) jour. J'ai fait apparaître en procession Amon de Napata, mon bon père, et l'ai fait sortir du grand temple. Il m'a accordé la royauté sur la Terre de l'Arc, Iret, les Neuf-Arcs (*pays étrangers*), les deux rives [du Nil] et les quatre coins [du monde]. J'ai adressé mon beau discours à mon père Rê et à Amon de Napata les paroles que voici : « C'est toi qui as fait cela pour moi, tu as fait que tout le pays et tous les hommes m'écoutent. Tu m'as appelé depuis Méroé pour que je vienne à toi. Tu as étendu devant moi la royauté sur la Terre de l'Arc. Les hommes ne m'avaient pas fait roi au 24^e jour du [mois], alors que tu m'avais [déjà] accordé la royauté. »

Les puissants et les humbles étaient sur le chemin et dansaient de joie en voyant le fils de Rê. Je me rendis sur le lieu du sacrifice, ayant amené deux bœufs à longues cornes. Puis je montai et m'assis sur le trône d'or dans le Karnak d'or (*le sanctuaire d'Amon*), à l'ombre des flabella, en ce jour-là, et tous les gens s'exclamèrent : « Il accomplira de belles choses dans tous les domaines, car Amon de Napata lui a accordé la royauté (vie, santé, force) sur la Terre de l'Arc, à lui, le fils de Rê, Nastasen. Il est monté et s'est assis sur le trône d'or dans le Karnak d'or, à l'ombre des flabella, en ce jour. Il régnera et résidera dans la joie à Méroé. » »

extrait de la stèle de l'an 8 de Nastasen, Berlin 2268, lignes 4-21

Stèle de Nastasen,

Berlin ÄMP 2268, d'après Carl Richard

Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten*

und Aethiopien, vol. V, pl. 16.

◀ Le texte montre bien la dualité des capitales du royaume napatéen à partir du règne d'Aspelta. Méroé est la résidence de la famille royale au sein de laquelle a été élevé le nouveau roi et depuis laquelle il régnera, tandis que Napata est la métropole religieuse, le lieu du couronnement principal. La narration semble indiquer que Nastasen parcourt la distance entre les deux capitales en moins de deux jours, avec une halte pour la nuit à Astarese, sans doute un point d'eau (*asta* est le nom méroïtique ancien pour « eau ») au milieu de la Bayouda, la savane sèche qui occupe le bas de la boucle du Nil.

Il est toutefois impossible de parcourir les trois cent cinquante kilomètres qui séparent Méroé de Napata en un si court intervalle de temps. À dos de chameau (qui n'était pas encore utilisé par les Koushites), il faut aujourd'hui entre trois et cinq jours. Il est probable que le voyage s'est fait à cheval, accompagné d'une escorte, en un laps de temps à peu près comparable. C'est d'ailleurs à cheval que le roi, après avoir traversé le Nil, se rend au grand temple d'Amon du Gébel Barkal.

Contrairement à d'autres textes, comme l'intronisation d'Aspelta ou d'Amannote-erike, la stèle de Nastasen ne décrit pas de période d'incertitude à la mort du prédécesseur. Le prince héritier propose à ses frères ou ses oncles (« frères royaux ») de l'accompagner à Napata pour que l'oracle choisisse l'un d'eux, mais c'est une politesse de pure forme car sa légitimité semble incontestable, et les éventuels concurrents déclinent l'invitation. Pourtant, le nom « Nastasen » n'inclut pas de divinité, Amon ou Horus ; ce doit être le nom de naissance d'un fils cadet qui ne s'est trouvé en tête de la ligne de succession que par la mort d'un ou plusieurs aînés. L'oracle divin n'est d'ailleurs pas décrit de manière claire et a dû intervenir dans le temple d'Amon juste avant la cérémonie de couronnement. La mention du trône royal installé dans le « Karnak d'or » est particulière au couronnement d'Aspelta. Elle rappelle que Harsiotef avait fait construire dans le temple une chapelle de bois dorée à l'or fin qui a dû justement être utilisée pour l'intronisation de Nastasen.

Le couronnement du nouveau roi se répète pratiquement dans les mêmes termes un mois et demi plus tard à Kawa puis à Kerma, avant son retour au temple du Gébel Barkal où la même cérémonie est répétée. Enfin, comme avant lui Harsiotef, Nastasen se rend au temple de la déesse-chatte Bastet à Tara (le site d'Usli en amont de Napata ?) où sa royauté est confirmée de manière moins formelle. De retour à Napata, la cérémonie du couronnement prend place pour la troisième fois en ce lieu, suivie du descriptif détaillé des offrandes en vaisselle précieuse et en victuailles diverses que le nouveau roi offre au temple d'Amon, faisant écho à une liste similaire sur la stèle de Harsiotef.

Le texte passe alors de manière abrupte à la première des campagnes militaires de Nastasen, qui n'est aucunement datée, mais que l'on situe au tout début du règne. Cet affrontement a fait couler beaucoup d'encre. L'ennemi est en effet un certain Khambasouden qui, sans titre ni origine ethnique, n'est désigné que par son nom. De plus, c'est lui l'agresseur : le texte, très laconique, mentionne simplement qu'«il est venu». La première publication de la stèle par l'égyptologue allemand Johann Heinrich Schäfer, en 1901, était intitulée «*Regierungsbericht des Königs Nastesen, des Gegners des Kambyses*», «la chronique du règne du roi Nastasen, l'adversaire de Cambyse». Pour lui, Khambasouden était clairement la version locale du nom de Cambyse (perse *Kambujiya*, égyptien *Kmbt*, grec *Kambusès*), dont nous avons évoqué précédemment l'expédition contre le royaume de Napata. Mais la tentative d'invasion de Koush par Cambyse date de 524-523 av. J.-C., soit presque deux siècles avant le règne de Nastasen qui, s'il n'est pas daté avec précision, s'inscrit dans une lignée de souverains contemporains des ultimes dynasties indigènes en Égypte. Le dernier d'entre eux, Nectanébo II (360-343), est supposé, d'après les sources grecques, avoir fui devant l'avancée des Perses d'Artaxerxès III en Haute-Égypte, puis, de là, en Nubie. Une situation assez confuse s'ensuivit. Elle devait durer jusqu'à l'établissement de la «seconde domination perse» sur l'Égypte sous Darius III Codoman. Un roi très peu connu, d'origine libyenne, nommé Khababash, tient certains secteurs de l'Égypte face aux Perses pendant trois ans (338-335).

Khababash pourrait correspondre au Khambasouden de la stèle de Nastasen. L'évocation assez succincte du combat, remporté par les armées du roi koushite dépêchées sur place, s'accorde avec la faiblesse des moyens dont devait disposer cet adversaire malheureux. Si l'on en croit le texte napatéen, sa flotte fut saisie ainsi que son bétail et ses terres, ce qui semble indiquer que Khambasouden aurait pu s'établir en Basse-Nubie ou, selon d'autres commentateurs, prendre fait et cause pour un établissement fondé par Nectanébo II dans la province septentrionale du royaume napatéen. Malheureusement, les rares mentions géographiques accompagnant le récit de la campagne sont des cités dont nous ignorons la localisation et dont les noms complexes s'accordent peu avec les localités relativement bien connues de Basse-Nubie. L'identification de Khambasouden avec Khababash reste donc très fragile.

Les autres campagnes de Nastasen remplissent le reste de la stèle. Comme la première, elles ne comportent pas de dates, étant simplement introduites par une formule expéditive «autre chose encore» (*k.t 'n*), ce qui conduit l'historien László Török à opposer les cérémonies religieuses, datées d'après les archives des temples, et les opérations militaires, empruntées à des sources non datées. On observera que ces sources civiles,

peut-être simplement orales, préfigurent les stèles royales méroïtiques qui ne comportent jamais de dates chiffrées et se contentent d'indiquer sous le règne de quel roi, entouré de quelle reine-mère et de quel prince, se situent les faits. À aucune de ces expéditions Nastasen ne se joint aux troupes. Il se contente d'envoyer une armée, quitte à narrer ensuite les exploits militaires à la première personne : « J'ai accompli un grand carnage, j'ai fait prisonnier leur chef, etc. »

Plusieurs de ces raids sont dirigés contre les mêmes peuples qu'avaient déjà affrontés ses prédécesseurs Amannote-erike et Harsiotef. Ainsi, deux campagnes sont lancées contre les Makha, c'est-à-dire les Noubas (voir ci-dessus, p.177). La première concerne les Makha de Dakana, la deuxième ceux de Sharakha. On ignore si c'est leur localisation géographique ou leur clan qui sont ainsi précisés. Dans les deux cas, les chefs sont capturés, ainsi que toutes les femmes. Parmi les possessions saisies, un nombre absolument incroyable de petit et grand bétail est cité. De la campagne contre les Makha de Dakana, l'armée aurait ramené 209 659 bovins, 505 349 moutons et chèvres. De celle contre les Makha de Sharakha, 203 146 bovins et 33 050 moutons et chèvres. Ces chiffres sont de toute évidence largement exagérés : imagine-t-on le déplacement vers Méroé, à travers la savane sèche, d'un troupeau de 50 km de long, avec toutes les difficultés de ravitaillement que cela suppose ? De plus, le nombre de femmes razzées parmi les Makha de Dakana s'élève à seulement 2 236, ce qui, eu égard au fait qu'il s'agit probablement de femmes nubiles, suppose une population d'environ 15 000 individus pour la tribu entière. Le ratio hommes-bêtes, autour de 47, est bien trop élevé (il est au Soudan actuel de 4,2 dans les campagnes). Les effectifs doivent probablement être divisés par dix et encore cela suppose-t-il que les Makha cités ici habitaient une région plus verdoyante que ne l'étaient le Nord-Kordofan ou les oasis du désert occidental, qui ne bénéficiaient pas au IV^e siècle avant notre ère d'un climat beaucoup plus favorable qu'aujourd'hui. Entre les deux campagnes contre les Makha intervint une expédition dirigée contre deux tribus de localisation et d'identité inconnues, appelées dans le texte Labiru (*Rbjrw*) et Akurukuro (*jkꜣrwkꜣr*). Un énorme butin en bétail, légèrement supérieur à celui tiré des Makha de Dakana, est décompté. Même si, à nouveau, les chiffres doivent être minorés, il semble que seules les régions méridionales sont susceptibles de nourrir un tel cheptel. Le chef suprême de ces deux tribus, un certain Laboden, est capturé et offert à Amon de Napata, sans doute comme serviteur, car il n'y a aucun témoignage de sacrifices humains à l'époque napatéenne.

L'expédition suivante concerne peut-être la région d'Abou Simbel (Mehat), une localité citée également dans la stèle de Harsiotef. Les chiffres du butin en bétail sont à nouveau très élevés pour une contrée

aussi défavorisée, mais ils sont dix fois inférieurs à ceux des Makha. En revanche, de grandes quantités d'or sont saisies (1 212 debens, soit 110 kg), ce qui confirme la localisation de la campagne en Basse-Nubie ou dans son désert oriental, où se trouvaient les riches mines d'or du Wadi Allaqi et du Wadi Gabgaba. C'est peut-être aussi dans le nord du Soudan qu'il faut situer une campagne suivante, dirigée contre le pays de Mayoku, un lieu ou une tribu non identifiés. Le butin est en effet assez semblable : un nombre comparable de têtes de bétail et 2 000 debens d'or (182 kg).

Les deux dernières campagnes citées dans la stèle concernent un ennemi bien connu, les Medjay, ici appelés « Medyay » (*Medjy*). Il ne s'agit plus de raids offensifs, manifestement organisés pour razzier hommes et bétails, mais de simples opérations de police pour récupérer des ornements royaux (peut-être des couronnes, le terme utilisé, *ḥbys*, est un hapax) offerts en son temps aux dieux par le roi Aspelta et volés par cette tribu dans le sanctuaire d'Amon de Kawa et celui de Bastet à Târa. Aucun butin n'est mentionné et il semble que les Medjay, depuis les campagnes de Harsiotef qui, on s'en souvient, avait ponctionné l'essentiel de leurs richesses, vivaient sur les marges du royaume sans causer d'autres dangers que ces larcins ponctuels.

On ignore combien de temps Nastasen vécut au-delà des huit années que compile sa stèle. Un témoignage assez inattendu de son règne a été découvert à la fin des années 1980, lorsque l'égyptologue américain Timothy Kendall, en charge du site, réussit à escalader l'aiguille du Gêbel Barkal où le roi Taharqo avait fait graver une inscription recouverte d'une feuille d'or (voir chapitre précédent, p.152). Or, à gauche de cette inscription, figurent deux petits personnages qui entourent les cartouches de Nastasen. Il est donc assez vraisemblable que ce roi ait fait restaurer le monument de son lointain prédécesseur, ce qui s'accorderait bien avec la piété qu'il manifeste dans sa stèle envers les précédents rois de Koush, d'Alara à Harsiotef, en passant par Aspelta. Cette opération, non enregistrée dans le texte de sa stèle, a pu s'effectuer plus tard durant son règne. À sa mort, Nastasen fut enterré au centre de la nécropole de Nouri (tombe n° 15), faute de place dans le rang principal où avaient été inhumés ses prédécesseurs. Une pyramide de grande taille fut érigée sur son hypogée. Son mobilier funéraire, pourtant largement pillé, comprenait encore beaucoup d'objets en métal précieux lorsqu'elle fut fouillée par Reisner, ce qui laisse supposer une grande richesse initiale. Parmi les pièces les plus remarquables figure un grand miroir d'argent et de bronze, conservé aujourd'hui au musée de Khartoum. Délicatement travaillé, son manche en forme de colonne est flanqué de quatre divinités debout. La sépulture de Nastasen est la dernière en date du cimetière royal de Nouri, fondé par Taharqo et resté en activité pendant plus de trois siècles.

Les rois néo-ramessides, derniers souverains napatéens

La dernière lignée de rois napatéens se caractérise, en effet, par un second changement de nécropole — après celui qu'avait opéré Taharqo en déplaçant à Nouri le lieu des inhumations royales qui jusqu'à son règne avaient eu lieu dans le cimetière ancestral d'el-Kourrou. Après Nastasen, les rois de Napata sont enterrés au plus près du Gêbel Barkal. Les visiteurs peuvent ainsi découvrir aujourd'hui, à deux cent cinquante mètres à l'est de la montagne sacrée, deux groupes de pyramides. Le secteur nord, situé sur une hauteur, composé de monuments relativement bien conservés, est un cimetière royal d'époque méroïtique, érigé autour du début de notre ère. En contrebas, le groupe sud, très érodé, est le lieu d'éternité des derniers rois napatéens. Reisner, qui avait fouillé les pyramides de Barkal Sud dont le matériel funéraire s'était avéré fortement pillé et sans doute assez pauvre à l'origine, n'y avait découvert aucune inscription et pensait que les souverains enterrés en cet endroit appartenaient à une dynastie collatérale limitée au nord du royaume. Sur des critères architecturaux, il attribua leurs règnes à la charnière entre le ^{iv}^e et le ⁱⁱⁱ^e siècle avant notre ère. Ses successeurs, notamment Macadam, qui édita les volumes de rapport des fouilles de Reisner, mirent en relation les cinq pyramides de rois que contenait le groupe de Barkal Sud avec les noms de cinq souverains attestés par des inscriptions des temples de Kawa : Gatisen (Aktisanès), Aryamani, Kashtamani, Piankhy-erike-qo et Sabrakamani. Mais la théorie d'une dynastie parallèle fut abandonnée, leurs règnes remplissant l'intervalle de quelques décennies qui sépare Nastasen du premier souverain méroïtique.

L'une des caractéristiques de ces rois était de posséder une titulature rappelant celle de Ramsès II et de ses successeurs directs : *Mry-Jmn* « aimé d'Amon » (Gatisen, Aryamani, Kashtamani, Sabrakamani); *Mn-mj'.t-R'* « l'Équité de Rê est endurente » (Gatisen); *Wsr-mj'.t-R'* « l'Équité de Rê est puissante » (Aryamani); *Stp-n-R'* « élu de Rê » (Gatisen, Aryamani). Aussi l'habitude s'est-elle prise de les nommer les « Néo-Ramessides », une appellation bien pompeuse pour des monarques si mal connus. Leur position chronologique a été plusieurs fois contestée, certains chercheurs friands de controverses voulant en faire non les derniers mais, au contraire, les premiers souverains de Napata, ancêtres de la ^{XXV}^e dynastie. Leurs titulatures s'accordent certes avec les pharaons de la ^{XIX}^e et ^{XX}^e dynasties mais aussi avec celles qu'adoptèrent les premiers rois macédoniens d'Égypte, Alexandre le Grand, Philippe Arrhidée et Ptolémée I^{er}. De plus, les textes égyptiens partiellement conservés d'Aryamani et de Sabrakamani, au niveau de la langue et de la phraséologie, se situent dans la continuité des stèles napatéennes tardives.

Le règne des Néo-Ramessides est donc contemporain du commencement de la dernière dynastie pharaonique, celle des Lagides. Sans doute la fin de la seconde domination perse (338-332 av. J.-C.) et, après la défaite de Darius III Codoman, le règne sur l'Égypte d'Alexandre (332-323) et de son demi-frère Philippe Arrhidée (323-317) correspondent-ils au règne de Nastasen. De l'ordre de ses successeurs néo-ramessides, nous savons juste que Piankhy-erike-qo est cité dans l'inscription de Sabrakamani comme son prédécesseur. Et il est de tradition de placer Gatisen en premier. Il est l'un des rares souverains de Koush cité par son nom dans un document en grec. En effet, le polygraphe Diodore de Sicile utilise un texte de l'historien Hécatee d'Abdère sur l'histoire de l'Égypte pour relater l'invasion de ce pays par un roi « éthiopien » nommé Aktisanès au temps d'Amasis (570-526) et sa sage gestion des criminels par bannissement. Or, Hécatee résidait à Alexandrie au début du règne de Ptolémée I^{er}, entre 317 et 305. Sa narration est en bonne partie fantaisiste, inspirée sans doute par la campagne contre la Basse-Égypte menée par Piankhy. Il n'y a pas eu bien sûr de nouvelle invasion koushite de l'Égypte sous Amasis. Le récit n'est qu'un prétexte pour opposer un souverain tyrannique (Amasis) à un monarque éclairé (Aktisanès) et fait écho à l'opposition entre Cambyse et le roi « éthiopien » dans l'*Histoire* d'Hérodote que nous avons relatée ci-dessus. Mais il semble que, pour donner un peu de réalité à son conte, Hécatee ait utilisé le nom d'un souverain napatéen connu de ses contemporains. L'absence de la voyelle initiale dans le nom transcrit en égyptien est déroutante, mais cette élision est attestée plus tard en méroïtique. Le « g » n'étant pas phonologique en méroïtique, on doit plutôt supposer un « k » comme en grec. Le sens du nom Gatisen-Katisen-Aktisanès est inconnu, mais il paraît composé des mêmes éléments finals que celui de Nastasen, son prédécesseur présumé.

Le cartouche de ce roi apparaît dans quelques vestiges architecturaux inscrits retrouvés au Gèbel Barkal ou dans ses environs, notamment à Nouri et très récemment à Hugeir, en amont d'el-Kourrou. Ces éléments laissent supposer une importante activité de construction dans les temples de la région de Napata, mais ils apportent peu d'éclairage sur le règne de ce souverain. Sa sépulture elle-même reste indéterminée : on a tour à tour supposé que la pyramide Barkal n° 11, la plus massive du groupe et la seule de dimensions comparables à celles de Nouri, était la sienne ou celle de son successeur présumé, Aryamani. Ce dernier est mieux connu par sa stèle de Kawa, réutilisée dans le pavement du temple A où elle a été retrouvée par l'archéologue britannique Macadam. Une seconde stèle brisée découverte à proximité lui est aussi attribuée, bien que la titulature originelle soit perdue. Les deux monuments recensent les offrandes au temple d'Amon

entre l'an 3 et l'an 24, ce qui indique un règne de très longue durée. C'est pour cette raison qu'on lui attribue aujourd'hui la grande pyramide Barkal n° 11. Le nom même du souverain n'est pas certain : son cartouche se lit « Ary (ou Aly), aimé d'Amon ». Macadam a supposé que le nom d'Amon (Amani en méroïtique), inscrit au début en antéposition honorifique, était placé en facteur commun au nom et à l'épithète, si bien que l'on devait lire « Ary-amani, aimé d'Amon ». Mais d'autres spécialistes lisent son nom simplement Ari ou Ary.

Le cintre de la première stèle d'Aryamani, aujourd'hui conservée à la Ny Carlsberg Glyptothek de Copenhague, présente le roi accomplissant une offrande d'encens à la triade thébaine : Amon à tête humaine, Mout et Khonsou. La gravure est en bas-relief et non en creux comme dans les stèles de Harsiotef et Nastasen. Le souverain porte un large pagne bouffant, des sandales à boucles immenses, et sa coiffe est surmontée d'un piton où est juché le vautour de la déesse Nekhbet aux ailes déployées, le tout lui conférant une silhouette fantasmagorique, d'autant que les détails internes sont en grande partie arasés. Trois veaux décapités, pattes en haut, surmontés de leurs têtes et de viscères, semblent flotter dans l'air entre le roi et Amon-de-Thèbes assis sur son trône. Les légendes accompagnant les personnages, au lieu d'être détachées signe par signe comme il est de tradition en Égypte, sont traitées à l'économie : seul le panneau rectangulaire qui les porte est détourné en bas-relief, les hiéroglyphes y étant incisés en creux. Toutes ces caractéristiques annoncent la sculpture méroïtique et notamment les scènes des chapelles funéraires de Méroé Beg. N. 11 et 12, datées du II^e siècle avant notre ère. Le texte de la stèle et de la suivante est très abîmé et souvent fautif. Il détaille les offrandes, essentiellement des bovins et de la bière, régulièrement attribuées par le souverain au temple de Kawa.

Des deux successeurs présumés d'Aryamani, nous ignorons tout. Le premier est un nom à la lecture controversée, Kashtamani, retrouvé sur une feuille d'or dans le temple A de Kawa, et qui semble formé sur le nom de Kashta, l'un des glorieux ancêtres des rois koushites. L'adjonction de l'épithète « aimé d'Amon » et sa présence à proximité des stèles néo-ramessides laissent supposer qu'il s'agit d'un représentant de cette dynastie. Quant à son successeur présumé, Piankhy-erike-qo, il est simplement cité dans la stèle de Sabrakamani comme « fils de Rê » et « juste de voix », ce qui suffit pour l'identifier comme le roi auquel le nouveau souverain a succédé. Son nom méroïtique signifie « c'est lui, l'(enfant) engendré par le chef » (voir p. 179 notre commentaire de la stèle de Nastasen pour « *piankhy* » utilisé comme titre).

Le dernier roi de cette dynastie est Sabrakamani. Il s'agit d'une transcription approximative d'un composé méroïtique qui comportait très certainement les noms des dieux Amon et Shébo, aussi connu

sous le nom de Sébiouméker, une version locale d'Atoum. Ce souverain n'est connu que par une inscription très fragmentaire, ajoutée sur un mur du grand temple de Kawa au-dessus de celle d'Amannote-erike, d'un siècle et demi antérieure. Le peu qui reste du texte imite d'ailleurs la narration de ce grand ancêtre : la légitimation du nouveau souverain à la mort de son prédécesseur et le détail des offrandes à l'Amon de Kawa et celui de Pnoub. Comme pour les précédents, on ignore la durée de son règne et dans laquelle des tombes de Barkal il fut inhumé : on a supposé que c'était la grande pyramide Bar. 8, mais un fragment de relief retrouvé dans les ruines de la chapelle semble indiquer que cette sépulture fut celle d'une reine plus tardive.

Avec ce dernier souverain s'achève la lignée des monarques napatéens. Comme ils étaient installés depuis près de trois siècles dans leur résidence royale de Méroé, il est certain que le lien avec l'ancienne métropole religieuse de Napata s'était affaibli au fil du temps. Des relations matrimoniales s'étaient sans doute tissées avec des clans locaux de la région de Méroé. Deux nécropoles princières, Begrawwiya Ouest et Sud, coexistaient depuis le début de la royauté napatéenne. La première, implantée dans la plaine à l'ouest de la cité, semble avoir abrité les sépultures des princes locaux de Méroé, tandis que la seconde, Begrawwiya Sud, située sur les collines qui, encore plus à l'ouest, surplombent la région, a accueilli les inhumations des membres subalternes de la famille royale napatéenne. En effet, les souverains, leurs mères et leurs épouses étaient enterrés près de Napata dans les nécropoles royales de Nouri, puis de Barkal Sud. Vers 280-270 av. J.-C., monte sur le trône de Koush un nouveau roi qui, à sa mort, choisira de se faire inhumer non plus aux alentours de Napata, mais dans le cimetière sud de Begrawwiya. À partir de son règne, seul Begrawwiya Ouest subsiste comme nécropole princière, Begrawwiya Sud (puis Begrawwiya Nord quand celle-ci sera saturée) étant réservée au cercle du pouvoir, comme autrefois Nouri ou Barkal Sud. Tout cela semble indiquer que la famille royale est désormais unie avec le clan local. Le transfert de la nécropole royale de Napata à Méroé est donc vraisemblablement lié à un changement de dynastie ■